



à leurs services pour se procurer les étoffes d'Extrême-Orient.

Faire débarquer des marchandises sur les côtes européennes était déjà une difficulté assez grande, à une époque où la navigation était dans l'enfance; les faire pénétrer dans l'intérieur des terres était peut-être un problème encore plus ardu, à cause du peu de sécurité des routes.

Aussi employait-on le plus souvent la voie fluviale. C'est à Marseille, à Arles ou à Narbonne que l'on faisait aborder les étoffes importées d'Orient: des deux premières de ces villes, les marchandises remontaient le Rhône et la Saône et se dirigeaient vers Avignon, Vienne, Lyon, et de là sur Orléans et Paris: de Narbonne, elles pénétraient dans l'Aquitaine et gagnaient Bordeaux.

Ce n'est pas à dire que le commerce, même par la voie fluviale, ne fût pas hâléssé de mille difficultés; lorsque le régime féodal se fut implanté partout en Europe, les marchandises furent, sur tous leurs parcours, frappées de droits de péages fort onéreux, sur les routes ou sur les rivières, et de redevances seigneuriales chaque fois qu'elles pénétraient sur un nouveau fief. Si l'on ajoute à cela les droits de vente qu'elles devaient payer une fois arrivées sur le marché, on comprendra combien le prix des étoffes de luxe devait être élevé au moyen-âge.

Aussi, le commerce de la soie allait-il en déperissant, à mesure que l'on s'avancait dans l'intérieur des terres. Au midi de la France, il était beaucoup plus florissant que dans le nord.

A partir du XIe siècle, le commerce de la soie prit un nouvel essor, grâce à l'élan des croisades, qui entraîna tout l'Occident vers l'Asie. On peut donc dire que le christianisme fut, au moyen-âge, sinon le seul, du moins un des plus grands facteurs du développement des soieries en Europe.

C'est également vers le XIe siècle que le ver à soie commença à s'acclimater en Europe; des plantations de mûriers furent faites dans le Péloponnèse, et peu à peu s'établirent à Athènes, à Corinthe et à Thèbes des manufactures de soieries. Certains auteurs ont même attribué l'origine du nom de Morée, donné aujourd'hui à la Grèce méridionale, au mot *morus*, qui signifie mûrier.

Pendant quelque temps encore, la culture du ver à soie resta confinée dans le Peloponèse. Mais, au XIIe siècle, Roger, roi de Sicile, importa dans son pays l'industrie séricicole. Cet exemple fut bientôt suivi par les républiques de Lucques et de Florence, puis par Venise et Gènes.

Comme on le voit, l'industrie de la soie a dû traverser bien des étapes avant d'arriver jusqu'en France. Vers le XIe ou le XIIe siècle elle pénétra en Provence, pays alors indépendant, et dans le comtat d'Avignon qui appartenait au pape.

À qui revient l'honneur de l'avoir implantée définitivement sur le territoire français? D'après l'opinion la plus répandue, ce serait à Louis XI. Une tradition du midi cependant rapporte que l'industrie de la soie était déjà connue à Marseille, bien auparavant. On conserve dans l'église Saint-Maximin de cette dernière ville, une chape, que l'on prétend avoir été portée par saint Louis, évêque, au XIIIe siècle. Ce vêtement, véritable objet d'art, est formé d'un tissu d'or, sur lequel différents sujets sont brodés en soies de diverses couleurs. Il est divisé en trente compartiments, renfermant chacun une scène de la vie de la Sainte Vierge. Les habitants de

Marseille veulent que cette chape ait été fabriquée dans leur ville: ce n'est pas invraisemblable, mais il faut avouer que l'on est dépourvu de documents authentiques à ce sujet.

La ville de France qui paraît avoir été la première en possession d'une industrie sérieuse dans ce genre de tissus, est Lyon. Louis XI l'y introduisit en 1470. Lyon et toute la région environnante en ont conservé le monopole jusqu'à nos jours. On sait en effet qu'aujourd'hui encore, l'industrie séricicole est renfermée presque entièrement, en France, dans une dizaine de départements compris dans la vallée du Rhône entre Lyon au nord, la Méditerranée au sud, les Cévennes et les Alpes à l'ouest et à l'est. Dans toute cette région, on cultive les vers à soie, on file les cocons, et l'on fabrique des étoffes.

En dehors de la vallée du Rhône, il faut encore citer Tours, qui ne fait plus guère que des étoffes pour ameublement, mais qui, au XVe siècle, a eu des jours de splendeur. Sous Louis XI la cour affectionnait particulièrement la vallée de la Loire; le roi se plaisait dans son château de Plessis-lès-Tours, et il y avait naturellement attiré beaucoup de seigneurs et de hauts personnages attachés à sa personne, qui peuplaient les grands châteaux historiques de la Touraine. Tours, à proximité des sources les plus fécondes de la richesse nationale, devait forcément voir se développer rapidement les industries du luxe.

Louis XI y introduisit en 1470 l'industrie de la soie. Chose étonnante, cette ville, qui avait tout à gagner de l'initiative royale et à ne retirer que des bénéfices considérables, commença par se révolter. On envoya des ouvriers italiens pour enseigner le métier aux habitants, et on imposa à ces derniers une taxe pour permettre aux nouveaux venus de se procurer ce qui était nécessaire à leur subsistance. Les Tourangeaux cherchèrent par tous les moyens possibles à s'affranchir de cette taxe et maltraitèrent les ouvriers étrangers. Mais Louis XI passa outre à toutes les récriminations: des ordres formels furent donnés pour défendre aux habitants de faire aucune insulte à leurs hôtes; ces derniers, grâce à la protection royale, purent s'établir dans la ville, qu'ils dotèrent d'une industrie florissante. Pour assurer aux fabricants la matière première, Louis XI fit venir des vers à soie et planter des mûriers dans les alentours.

Sous les règnes suivants, la prospérité de Tours ne fit que s'accroître. Les fabriques de soieries trouvèrent une grande protection dans Diane de Poitiers, qui, fort éprise de l'art et de l'élégance, ne faisait usage que des étoffes les plus luxueuses; c'est elle qui fit adopter à Henri II des bas de soie, et qui en introduisit la mode en France. Pour assurer l'avenir de l'industrie de la soie dans toute cette région, elle fit faire des plantations de mûriers à Chenonceaux. Catherine de Médicis ne lui ménagea pas non plus les encouragements; elle s'occupa beaucoup de l'élevage des bombyx, et fonda une magnanerie dans ce même endroit de Chenonceaux.

Au XVIe siècle, un élan considérable fut donné à toutes les branches de l'art; c'est l'époque de la Renaissance; la France, à la suite des guerres d'Italie, entre en relations avec Gènes, Milan et Venise, qui depuis longtemps étaient les centres les plus importants du commerce entre l'Europe et l'Asie; c'était là que l'Europe toute entière venait s'approvisionner des soies d'Orient. Les arts, dans toute la péninsule, brillèrent d'un vif éclat, sous le règne des Médicis; aussi, l'influence du génie